

*Une religion pour l'homme*

*Marc 2 : 23-28*

« *Le sabbat a été fait pour l'homme* » (Marc 2:27). Qui en douterait ?

Pourtant, cette règle de vie qui consiste à arrêter tout travail pour prendre le temps de vivre la vie que Dieu nous donne, est souvent devenue un enjeu d'orthodoxie théologique. L'obéissance à la règle d'interruption est parfois devenue une marque de conformité aux commandements de Dieu, cantonnant la question du sabbat à une affaire purement théologique alors qu'elle avait son fondement dans le souci de la vie de l'homme.

Dans la Bible, le sabbat est lié à la création du monde en sept jours ou à la libération du peuple de Dieu esclave en Égypte. En effet, on justifie le sabbat, cette interruption dans la vie active, de plusieurs manières.

Dans le livre de l'Exode au chapitre 20 il est écrit : « *Souviens-toi du sabbat pour en faire un jour sacré (...)* Car en six jours le Seigneur a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qui s'y trouve, et il s'est reposé le septième jour. » (Ex 20:11).

Cette recommandation semble nous dire : si Dieu s'est reposé, l'homme ne doit-il pas, à plus forte raison, se reposer lui aussi de tout son travail ? Sinon, quelle signification aurait le travail ? Qu'apporterait la construction humaine si l'œuvre ne pouvait jamais être contemplée avec le même regard bienveillant que celui d'un Dieu qui, regardant tout ce qu'il avait fait, vit que cela était très bon ? (Gn 1:31)

L'ensemble du temps du peuple juif est rythmé par ce septénaire et le sabbat qui le scande : sept jours de la semaine, sept fois sept ans pour marquer le jubilé, l'année de la remise à plat de toutes les dettes, et la restitution des biens de ceux qui avaient dû céder leurs biens pour payer ce qu'ils devaient à un maître.

Dans le livre du Deutéronome il est écrit : « *Mais le septième jour, c'est un sabbat pour le Seigneur, ton Dieu : tu ne feras aucun travail, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bœuf, ni ton âne, ni aucune de tes bêtes, ni l'immigré qui est dans tes villes, afin que ton serviteur et ta servante puissent se reposer comme toi. Tu te souviendras que tu as été esclave en Égypte et que le Seigneur, ton Dieu, t'en a fait sortir d'une main forte.* » (Dt 5:14-15)

Se souvenir du sabbat, c'est sortir de la violence d'une vie d'esclave, une vie qui appartiendrait à un maître abusif. Se souvenir du sabbat, c'est être un être humain ; non pas un outil de travail entre les mains d'un autre qui, seul, aurait le privilège de vivre humainement et donc librement. Même le bœuf ou l'âne ont droit au

repos, dans le sabbat du Seigneur, sinon, leur vie serait-elle respectée ?

La scansion du temps entre travail et repos est comme la syntaxe de la longue phrase qu'est la vie humaine. Quelle signification aurait cette phrase si elle n'était ponctuée par des arrêts qui permettent de ne pas tout confondre ? Dans un commentaire rabbinique du livre de l'Exode (un midrash), on dit : « *À vous le sabbat est livré et vous n'êtes pas livrés au sabbat* ». Ce commentaire qui vaut pour une règle de vie, synthétise à lui seul, les idées bibliques de repos et de libération. La règle est pour la vie et la vie n'a pas pour but de se conformer aux règles, qu'elles soient religieuses ou profanes.

L'accrochage entre les pharisiens et Jésus et « sa bande » est significatif de la dérive du religieux quand il oublie son sens profond. Les pharisiens du premier siècle semblent durcir les lignes en matière d'observance religieuse, sans chercher à les référer au sens humaniste qu'elles avaient à leur création. Et Jésus remet ce sens au centre du débat en invoquant l'exemple d'une autre bande de compagnons qui avaient fait ce qui était habituellement défendu pour sauver leur vie : David et ses amis. David en fuite pour échapper à Saul qui est devenu fou de jalousie à son égard et qui veut le tuer, va voir le prêtre Abiathar et lui demande à manger ; mais le prêtre n'a à sa disposition que les pains habituellement destinés à être offerts à Dieu en signe de prémices de tout travail humain. David et ses amis ont faim, et leur vie dépend de ces pains. Il les mange et le seul fait de sauver leur vie est une offrande à Dieu. Le Dieu de la vie ne peut pas préférer un culte rendu selon les règles habituelles à la vie d'un homme affamé. Cela n'aurait pas de sens et contredirait toute l'alliance entre l'homme et Dieu.

Quand les disciples arrachent des épis dans le champ qu'ils traversent, ils ne sont pas sacrilèges. D'ailleurs, la question n'est pas de savoir s'ils le sont, la question que Jésus remet au centre du débat, c'est de savoir quel est le sens d'une religion où les hommes s'épient entre eux pour savoir s'ils sont conformes ou non aux commandements de Dieu. Une telle religion du contrôle et de la surveillance de l'homme par l'homme néglige le sens profond du commandement. Une telle religion oublie que les commandements de Dieu sont avant tout promesse de vie et de salut, jalons sur la route du croyant pour qu'il ne s'égaré pas en vaine errance. Elle est impie, sans foi, car elle ne croit pas que Dieu veut le salut de l'homme. Une telle religion est une offense à Dieu. Dieu serait-il le maître impitoyable qui

réduit en esclavage ses enfants ? Dans une telle religion, que devient la libération de l'homme ? Que devient le sabbat de Dieu ?

Depuis longtemps, les hommes ont exploré leur relation à Dieu et en ont tiré des règles rituelles. L'observance de ces règles est devenue, dans certains cas, le lieu de jugement, de sanction et d'exclusion. En réaction à ces abus commis à l'encontre du sens des rites, un rejet de tout rite a pu exister sous le nom de liberté. Mais le rite n'est pas l'esclavage, et les rejeter tous au nom de la menace qu'ils pourraient représenter pour le croyant est une erreur peut-être aussi grave que celle qui consiste à en faire un instrument d'inquisition.

Aujourd'hui nous avons baptisé Lena. Et c'est elle qui avait choisi ce texte dans lequel elle avait compris le sens profond du religieux. Doit-on supprimer le baptême pour la raison que certains en font un examen d'entrée dans l'église ? Ou doit-on comprendre ce rite comme l'expression, le langage qui permettent de dire avec des gestes et des mots comment Dieu adopte ses enfants ? Et doit-on se passer de l'amour ineffable que représente ce sacrement, sous prétexte que son sens serait travesti par ceux qui voudraient en faire un enjeu identitaire ou un sceau déposé autoritairement par des gardiens du christianisme sur les adeptes qu'ils auraient réussi à marquer ? Le baptême n'est pas un fer rouge pour marquer le troupeau du Seigneur. Il ne sous-entend pas que ceux qui ne le reçoivent pas sont hors troupeau et donc perdus. Il est signe visible d'un amour infini dans lequel chacun est libre d'aller et de venir. Et rendre visible ce signe, c'est faire signe dans ce monde. C'est inscrire une signification particulière de sa propre vie, rien de plus, mais rien de moins. Et baptiser des petits enfants n'est pas plus problématique, si l'on considère la liberté pleine et entière de l'enfant de faire ce qu'il voudra de cette proposition.

Dans sa préface au Nouveau Testament, le réformateur Martin Luther recommande au lecteur des Évangiles : « *C'est pourquoi, prends garde à ne pas faire du Christ un Moïse ni de l'Évangile une loi ou un livre de doctrines comme on l'a fait jusqu'ici (...) Car l'Évangile n'exige pas à proprement parler d'œuvres de notre part par lesquelles nous deviendrions justes et serions sauvés, il condamne même de telles œuvres. Mais il exige la foi en Christ, qui consiste à croire qu'il a vaincu pour nous le péché, la mort et l'enfer et qu'il nous donne ainsi justice, vie et salut non pas par nos propres œuvres, mais par sa propre œuvre (...)* ». (Martin Luther, *Préfaces à la Bible*, Œuvres, Tome XX, Labor et Fides p.198).

Dans l'Évangile du Seigneur, il n'est plus temps d'élaborer des lois pour instituer un peuple, mais de comprendre le salut que contiennent pour l'homme toutes ces lois. Croire, à travers la vie de Jésus, que l'amour de Dieu s'exprime dans l'accomplissement

humain d'une foi sans crainte ni contraintes, là est le sens de l'Évangile.

Martin Luther ajoute : « *Ce n'est pas encore connaître l'Évangile que de connaître ses doctrines et ses commandements. Mais tu le connais quand retentit la voix qui dit que Christ est ton bien propre avec sa vie, son enseignement, ses œuvres, sa mort, sa résurrection et tout ce qu'il est, tout ce qu'il a, tout ce qu'il fait et peut faire.* » (Martin Luther, *Préfaces à la Bible*, Œuvres, Tome XX, Labor et Fides p.199).

La religion n'est plus ici une doctrine, elle se fait rencontre. Et dans le cas du Christianisme, elle est rencontre humaine, éclairée par la foi en un Dieu qui aime l'homme. Ce qui rapproche de Dieu celui qui se dit chrétien, c'est la foi d'un homme nommé Jésus, dans laquelle le Chrétien pourra puiser sa propre foi, sa propre loi. C'est cette foi qui l'a érigé au rang de Christ, sauveur par la foi vécue.

Luther continue dans sa préface en disant : « *En fait, là où est la foi, elle ne peut se contenir, elle se manifeste, s'exprime par des bonnes œuvres, confesse et enseigne cet Évangile devant les hommes et ose y engager toute sa vie. Et tout ce qu'elle vit et fait, elle le destine au bien du prochain. (...) elle engage aussi son corps, ses biens, son honneur, comme elle voit que le Christ l'a fait pour elle. C'est ainsi qu'elle suit l'exemple du Christ* ». (Martin Luther, *Préfaces à la Bible*, Œuvres, Tome XX, Labor et Fides p.199).

Mais alors, mes frères et sœurs, si la religion n'est pas contrainte de l'homme mais libération de l'homme, alors, de quelle libération s'agit-il ?

Sans doute de celle qui consiste à nous permettre de vivre humainement ce que notre vie nous réserve de fardeaux et de cadeaux, sans être déclarés coupables de n'être jamais à notre juste place. Ce salut est cette paix intérieure, ce sabbat du cœur qui parvient à murmurer à notre conscience : « vois comme tout est bien ». Ce murmure qui nous déclare heureux malgré notre pauvreté spirituelle, malgré nos fautes, malgré nos doutes et nos errances, c'est cette voix de la foi dont parle Luther. Un homme, un jour, nous a montré une voie pour l'homme dans l'amour infini de Dieu. Ce n'est pas la voie de l'autosatisfaction, ce n'est pas la voie du contentement de soi, non, c'est la voie de la foi qui passe au-delà, celle dans laquelle Dieu, toujours, nous fait grâce.

Elle nous donne un sabbat, un sabbat pour l'homme. Elle nous permet de nous arrêter de justifier sans cesse notre présence au monde, elle nous libère de ce jugement de soi qui nous empêche d'aimer. Elle nous permet de vivre et d'aimer en nous rappelant que nous sommes infiniment aimés.

AMEN.